

« Les Belles Images » de Simone de Beauvoir, un roman qui reflète les problèmes de l'enfance.

Pratumrat Kunngern ¹

บทคัดย่อ

Les belles images ผลงานชิ้นเอกของซีมอน เดอ โบว์วาร์ที่สะท้อนสถานภาพของผู้หญิงในสังคมชนชั้นกลางผู้รังสรรค์ศิลปะช่วง 1960 นวนิยายเล่มนี้กล่าวถึง โลรองซ์ (Laurence) หญิงสาว ผู้เพียบพร้อมเป็นทั้งภาระของสถาปนิกรุ่นใหม่และแม่ของลูกสาว 2 คน จากอาชีพที่อยู่ในแวดวงโฆษณาทำให้เธอได้เรียนรู้ว่าชีวิตปัจจุบันของเธอว่างเปล่าและตัวเธอเองก็รู้สึกเย็นชาและเฉยเมยต่อทุกสิ่งรอบตัวเธอ ขณะที่ดำเนินชีวิตอยู่ใน “ครอบภาพแห่งความงดงาม” ท่ามกลางผู้คนแวดล้อม อาทิ พ่อ แม่ ลูก สามี เพื่อนๆ ของแม่และของสามี โลรองซ์กลับมีเพียงพ่อที่เข้าใจความคิดและความรู้สึกของเธอ เธอจึงฝ่าฝามตัวเองและพยายามเข้าใจสิ่งผิดปกติในตัวเธอแต่ก็ไม่พบคำตอบ เธอรู้แต่เพียงว่า เธอต้องการช่วยเหลือค่าเออรีน (Catherine) ผู้เป็นลูกสาวให้หลุดพ้นจากสังคมแห่งการบริโภคแห่งนี้ (société de consommation) และใช้ชีวิตอยู่อย่างมีความสุขที่แท้จริง

Abstract

“Les belles images” is one of Simone de Beauvoir’s outstanding novels which mirrors the status of the middle-classed French women in 1960s. The novel presented Laurence, a wife of a progressive architect and a mother of two daughters, who worked in the advertising business. She started to realize that her present life was absurd. She fell indifferent to everything surrounding her. Her life was fixed in “the frame of beauty” encircled by her beloved people:

* ผู้ช่วยศาสตราจารย์ประจำหลักสูตรภาษาฝรั่งเศส คณะมนุษยศาสตร์และสังคมศาสตร์ มหาวิทยาลัยขอนแก่น

parents, children, husband, husband's friends and mother's friends. The only person who understood her feelings and thoughts was her father. Laurence always doubted about her abnormality but found no answer. What she realized is to help her daughter, Catherine, to get away from this consuming society and live by her happy life.

Parallèlement à l'étude de la condition des femmes dans Le Deuxième Sexe, Simone de Beauvoir va introduire les problèmes de l'enfance dans Les Belles Images. Elle peindra clairement la société bourgeoise dans ses erreurs, dans sa perception du monde, dans sa relative réalité, dans son entreprise d'éducation et de moralisation des individus. L'enfant lui apparaît comme une victime privilégiée du système bourgeois qui agit sournoisement, en inculquant des principes qu'il juge bons. En fait, à travers l'enfant et l'éducation qu'il reçoit, c'est tout l'aspect « caché », hypocrite, voire irresponsable de la bourgeoisie qui apparaît. Ici se révèlent ses principes de fonctionnement, avec tous les problèmes qu'ils posent et tous ceux qu'ils négligent. Tout d'abord, nous allons dégager les rapports fictifs et réels existant entre l'enfant et la société.

L'enfant et la société

L'enfant naît et reste longtemps sans autonomie, incapable de se tenir droit ; il réclame des soins comme un infirme ou comme un paralytique. Simone de Beauvoir (1949: 181) dit que l'enfant n'est qu' « **une petite conscience balbutiante, noyée dans un corps fragile et contingent** ».

Selon les moeurs en cours, fondées sur la prédominance, la femme est au service de l'homme et le but du mariage est avant tout de donner des enfants à l'homme en assurant la continuité de la race. Mais il n'y a pas que cela. Avoir des enfants n'est pas la même chose pour l'homme qu'avoir des petits pour un animal. L'humain met au monde de futurs adultes dont il porte la

responsabilité. La première obligation que nous avons à leur égard est de les introduire dans un environnement social qui leur convienne et leur permette de survivre. Une question se pose à nous : quelle sera la place véritable de l'enfant dans la société telle qu'elle est ?

Il est intéressant de noter que tout couple prépare la place de l'enfant à naître dans la société. Il est celui qui va perpétuer la race, la culture, tout ce en quoi on croit. Mais l'enfant devient sacré car il est le fruit de l'amour et le ciment qui unit le couple. Il est aussi celui qui aura pour but d'avoir d'autres enfants. Pour cela, il va absorber la culture fournie par les parents. Il nous est donc permis de dire que l'enfant est le produit et producteur de la société dans laquelle il vit, par le truchement du couple, instrument diffuseur de la culture propre à un groupe social. Mais si l'on regarde les choses un peu schématiquement, on a l'impression qu'autour de l'enfant, se développe une idéologie que Simone de Beauvoir rend directement responsable de l'imposture sociale, de cette sécurité de pacotille que distribue le service des idoles.

Sans doute, c'est la bourgeoisie qui exerce aujourd'hui le pouvoir social et impose une structure à l'esprit de l'enfant. A l'intérieur de cette bourgeoisie, il existe un nouveau groupe social qui est considéré comme l'aristocratie actuelle et que l'on peut tenir pour son opposé : « **les technocrates** ». Ce groupe se donne d'abord, comme perspective principale, la réussite concrète dans la société.

En même temps, la société dite « **de consommation** » se tourne vers la seule satisfaction de besoins matériels immédiats et artificiels, stimulés par la publicité, engendrés par le système de production. Les membres de cette société sont obligés de se transformer en « machines à faire carrière et à gagner de l'argent » car l'argent peut garantir la sécurité et la respectabilité.

Il est évident que le progrès technique amène le confort dans la vie mais il est aussi source de désillusions. Remarquons que l'accélération des applications du progrès technique entraîne une « **surchauffe** » de l'appareil de

production capitaliste, qui est menacé de s'emballer et de tourner à vide, provoquant le désarroi chez tous ceux qui le servent. La vie semble donc être paradoxale. D'un côté, la vie est close : vie de famille et vie de bureau avec les soucis quotidiens. Et de l'autre côté, la vie est planétaire, car on peut voir le monde entier dans les images diffusées par différents moyens d'information.

En effet, on peut tout voir et partout. Le cinéma ou la télévision sert donc à la reproduction des modèles sociaux. C'est par eux que l'enfant est mis au contact d'autres réalités sociales. Il est censé d'apprendre la réalité du monde par l'éducation que lui donnent ses parents. Mais dans notre monde moderne peuplé d'images, ils ne peuvent assurer cette tâche, d'autant plus que lorsqu'ils le font, c'est en décidant de préserver l'enfant de certaines réalités de la société dans laquelle il est appelé à vivre. Or, il arrive que l'enfant voie à la télévision, s'introduisant dans toutes les familles, des images horribles de ce monde, présentant une autre réalité que celle promise par les parents. Que faire pour les enfants qui « vivent dans le présent et n'ont pas de défense », face à de telles réalités ? Peut-on leur interdire de regarder la télévision comme le faisait Jean-Charles dans Les Belles Images ?

De plus, on peut remarquer que le monde d'aujourd'hui n'interroge plus tellement son passé et son histoire. C'est plutôt vers le futur qu'il se tourne, en tentant de le deviner, de le prévoir. Les parents ne cherchent pas non plus à reproduire pour eux-mêmes les modèles qu'ils ont connus dans leur passé. Ils cherchent leurs modèles dans l'avenir. C'est donc dans l'avenir qu'ils projettent l'image de leur enfant. Ainsi, Dominique, sujet agissant du système capitaliste bourgeois a créé pour Laurence l'image d' « **une petite fille impeccable, d'une adolescente accomplie et d'une parfaite jeune fille** ». Cette vision la fascinait depuis son enfance : « Par des images si différentes de sa vie, tout entière butée - de toute son intelligence et son énorme énergie à combler ce fossé » (De Beauvoir: 1966, 130).

La vie de l'enfant est donc souvent conditionnée par ses parents en fonction de leur mode de vie et des normes sociales qu'il impose. Il ne semble pas évident que le développement de l'enfant en soit obligatoirement affecté. Il est même possible qu'une telle activité soit bonne pour lui, dans la mesure où il n'est pas soumis à une réglementation trop rigide.

L'école, elle, a pour but d'augmenter l'adaptation de l'enfant à son milieu, autrement dit de l'intégrer à la société. Il est important de tenir compte à la fois de l'intérêt de l'enfant et de l'intérêt de la société à laquelle il appartient. Pour que l'école soit jugée bonne, il faut non seulement qu'elle augmente le rendement d'un individu particulier mais qu'elle fasse aussi profiter la collectivité de cette augmentation.

C'est qu'en effet, l'école se juge par ses succès aux examens et aux concours. Or, l'enseignement scolaire n'est que rarement adapté. D'aucun ont prôné la transformation de toute la société en une «**cité éducative**» qui permette la pleine floraison des facultés de chaque individu, qui saurait ainsi mieux utiliser son potentiel créateur. Mais l'enfant reste un enfant qui ne connaît rien que l'école, l'examen et le concours. Il lui faut s'adapter au milieu scolaire qu'il considère comme une fin et non comme une préparation. Il s'ensuit que l'on exerce un contrôle du travail scolaire sur l'enfant. L'exemple de Jean-Charles dans Les Belles Images illustre bien une telle situation : «Explique-moi ce qui t'arrive, l'année passée tu étais toujours dans les trois premières. Tu ne travailles pas». (De Beauvoir: 1966, 130)

L'enfant apparaît souvent comme prisonnier d'un système sélectif. Tout cela aboutira finalement à deux types d'individus se côtoyant dans la société. Les premiers sont très intégrés. Ils ont une mentalité de vainqueurs qui ne supportent pas l'échec. Le meilleur exemple en est fourni par Dominique, une femme de tête qui «est entrée à la radio par la petite porte, en 45, et est arrivée à la force des poignets, en travaillant comme un cheval, en piétinant ceux qui la

gênaient» (De Beauvoir: 1966, 9). Elle a traité les gens comme des obstacles à abattre et elle en a toujours triomphé. Elle ignore que les autres existent pour leur compte et qu'ils n'obéissent pas à ses plans. Mais après avoir appris le départ de Gilbert, son riche amant, qui va épouser une autre femme, Dominique ne peut faire face à cette nouvelle situation. Ses réactions sont quasiment pathologiques : tendance suicidaire et désir de détruire autrui. C'est pourquoi elle s'écrie : «Je ne le supporterai pas !...Non ! Non ! Je ne céderai pas. Je ferai quelque chose... En tout cas je me vengerai» (De Beauvoir: 1966, 116).

Ceci va signifier que, si la vie sociale de Dominique est un succès indéniable, ce succès n'est pas fondamental face aux problèmes plus réels qu'elle va devoir affronter. En fait, son succès social semble être un succès de pacotille car elle restera toujours prisonnière de son propre personnage.

L'autre catégorie d'individus, c'est celle des vaincus, qui n'entreprennent jamais rien et qui cherchent une sorte de refuge dans la fuite. Ainsi, le premier mari de Dominique qui «s'accordait aux jacinthes, aux primevères» (De Beauvoir: 1966, 180) appartient à cette catégorie de rêveurs. Pour lui, l'argent ne compte pas, le succès social n'est pas important, et rien ne vaut une vie humaine. C'est pourquoi il se fera «envoyer» par sa femme. Néanmoins, il a toujours supporté avec stoïcisme même ce qu'il a vécu avec tristesse. Lui seul est capable d'éprouver de la joie dans cette vie si retirée, si austère qu'il s'est choisie. Ces individualistes ne sont pas rares et se caractérisent par leur manque d'ambition. Ils sont pourtant ambiguës, comme le démontrera Simone de Beauvoir, que le premier mari de Dominique renie toutes ses idées à la fin des Belles Images. Laurence pense de son père :

«Il s'est senti flatté. Flatté, lui qui regardait le monde de si haut avec un souriant détachement, lui qui savait la vanité de toutes choses et qui avait trouvé la sérénité par

delà le désespoir. Lui qui ne transigeait pas, il parlerait à cette radio qu'il accusait de mensonge, et de servilité. Il n'était pas d'une autre espèce» (De Beauvoir: 1966, 181)

L'enfant, individu qui se construit en fonction de tout un environnement social complexe, subit la pression de deux institutions éducatrices notables : la famille et l'école. Que faire donc pour éviter une trop grande déformation des jeunes esprits ? Laurence qui, est le porte-parole de Simone de Beauvoir, décide d'agir. Mais quels seront les résultats concrets de cette action ? Échec ? Réussite ? Nous l'ignorons. « Mais les enfants auront leur chance. Quelle chance ? Elle ne le sait même pas » (De Beauvoir: 1966, 180). Il existe donc un vide dans l'œuvre de Simone de Beauvoir, marqué par ce point d'interrogation.

Pour mieux cerner ce problème et réduire les incertitudes, il nous semble maintenant nécessaire d'étudier les réactions de l'enfant face à son environnement; si le milieu qui l'entoure tend à réduire son expression, elle arrive parfois cependant à passer sous forme de signes ou d'attitudes. L'enfant existe, et cela, il va tenter l'exprimer.

La révolte de l'enfant

Il est évident que dans les premiers temps, l'enfant cherche à se «faire donner raison» par ses parents, en modelant sa conduite en fonction de leur attente. L'enfant est particulièrement sensible à la place qu'il tient dans la vie, dans la pensée et dans le désir de ses parents. Mais souvent, ces derniers se font tyranniques, possessifs et exclusifs. Ils considèrent leur enfant comme un double d'eux-mêmes et ne supportent pas que ce double devienne autre. Ils veulent ignorer que l'enfant vit sa propre personnalité et son indépendance : il doit développer sa propre existence qui n'est pas celle des parents en utilisant ce qui autour de lui peut aider à sa croissance sur le plan physique et spirituel. Il y a donc un moment où se modifient les données relationnelles entre parents et

enfants. Toutes les difficultés que l'enfant pourrait connaître s'aggravent quand il grandit et passe à l'état d'adolescent. Il se mue en révolté et cherche éventuellement des exutoires dans une violence qui ne fait, en fin de compte qu'alimenter ce qu'on appelle « la crise d'adolescence ».

Il est largement admis que la crise d'adolescence n'est pas une fatalité d'ordre biologique ou un donné naturel mais un fait lié à l'éducation reçue. C'est pour l'expliquer que Simonde de Beauvoir écrira : « Non seulement les adultes brimaient ma volonté mais je me sentais la proie de leurs consciences (...), il suffisait pour me blesser qu'on me traitât en bébé, bornée dans mes connaissances et dans mes possibilités, je ne m'en estimais pas moins une vraie personne ». (De Beauvoir: 1976, 19-20)

Cela va conduire cette « petite fille rangée », que l'on aurait pu croire totalement emprisonnée par l'ordre social, la famille et la tradition, à se construire une vie en accord avec certains principes librement choisis sans se laisser détourner de sa tâche par les désirs de carrière, de mariage et surtout de maternité. Ce dernier point va être soulevé par Simone de Beauvoir, car il est un des problèmes fondamentaux de l'aliénation féminine, et peut être de celle de tout être humain. Simone de Beauvoir n'a jamais éprouvé le besoin d'un enfant. Elle dit : « Un enfant n'eût pas resserré les liens qui nous unissaient. Sartre et moi, je ne souhaitais pas que l'existence de Sartre se reflétât et se prolongât dans celle d'un autre : il se suffisait. Et je me suffisais : je ne rêvais pas du tout de me retrouver dans une chair issue de moi ». (De Beauvoir: 1960, 122)

On peut dire que Simone de Beauvoir reste étrangère à l'histoire d'amour très profonde qui se joue entre la mère et l'enfant, car elle n'a jamais été mère. Néanmoins, elle a certainement su décrire avec autant de justesse que de véritable émotion, la rancune qu'elle a éprouvée à l'égard de son milieu.

Comme nous l'avons déjà dit, le porte-parole de Simone de Beauvoir, ce sera Laurence, une femme « avec des pierres dans la poitrine et des fumées

de soufre dans la tête» (De Beauvoir: 1966, 122). Introduite dans un monde bourgeois, intériorisé par elle grâce à l'éducation paternelle et un autre conditionnement dû à sa mère, Laurence se rend vite compte qu'elle ne pourra déboucher sur une véritable existence. La vie concrète ne répond pas à ses aspirations profondes, plus naturelles et plus réelles. Bourgeoise lucide, intelligente, bien intégrée au système mais «**dépressive**», Laurence apparaît comme un enfant qui a mal grandi. Il est difficile de ne pas faire un rapprochement entre le personnage de Simone de Beauvoir et l'héroïne des Belles Images. Simone de Beauvoir (1976, 79) écrit : « Tel était le sens de ma vocation : adulte, je reprendrais en main mon enfance et j'en ferais un chef d'œuvre sans faille. Je me rêvais l'absolu fondement de moi-même et ma propre apothéose. Ainsi, au présent et dans l'avenir je me flattais de régner, seule, sur ma propre vie ».

Laurence est donc à la fois son double et son antithèse. Comme on le voit à travers la description qu'elle fait d'une petite fille grecque, Laurence perçoit la liberté inspirée de l'enfance : « Une petite fille s'est mise à danser, elle avait trois ou quatre ans ; minuscule, brune, les yeux noirs, une robe jaune évasée en corolle autour de ses genoux, des chaussettes blanches ; elle tournait sur elle-même, les bras soulevés, le visage noyé d'entasse, l'air tout à fait folle. Transportée par la musique, éblouie grisée transfiguée, éperdue. Placide et grasse,...Une charmante fillette qui deviendrait cette matrone. Non. Je ne voulais pas... Moi aussi, j'étais possédée par cette enfant que la musique possédait. Cet instant passionné n'aurait pas de fin. La petite danseuse ne grandirait pas ; pendant l'éternité, elle tournerait sur elle-même et je la regardais. Je refusais de l'oublier, de redevenir une jeune femme qui voyage avec son père, je refusais qu'un jour elle ressemblât à sa mère, ne se rappelant même pas avoir été cette adorable ménade. Petite condamnée à mort, affreuse mort sans cadavre » (De Beauvoir: 1966, 158).

Dans une première vision, Laurence saisit le corps de l'enfant de manière poétique : l'enfant semble éternelle, divinisée, immatérielle et inaccessible. La pureté de son esprit transparaît à travers son aspect physique ; en outre l'enfant exprime la liberté par rapport à sa mère ; elle est capable de saisir des instants de la vie que les adultes ne savent pas ressentir et d'en jouir pleinement. Laurence, c'est cette enfant qui danse et c'est aussi la conscience enfantine que tout individu perd dans sa vie adulte. La petite fille grecque, c'est l'absolu vers lequel tendra Laurence tout au long de sa vie. C'est pour cela qu'elle voudrait sauver cette enfant chez sa propre fille, Catherine.

Il est permis de penser que c'est le spectacle de cette enfant qui danse, qui va « **réveiller** » Laurence, et lui faire prendre conscience du mal que fait la société à l'enfance ce qu'elle éprouvait assez confusément auparavant. Après avoir tenté de refouler toute son agressivité entre la société, elle va laisser libre cours à ses pensées « négatives ». En fait, Laurence semble être atteinte de révolte lucide. Et c'est sa lucidité si longtemps endormie, occultée, qui cherche à s'exprimer. Il lui est donc possible de se demander ce que les autres ont et qu'elle ne possède pas. Ce qu'elle n'a pas, c'est l'illusion des autres qui donne un sens à la vie. Ce qu'elle a, c'est une conscience critique que les autres n'ont pas. Néanmoins, ce n'est pas elle qui, à son niveau va entreprendre la réédification de tout un système car, dira-t-elle : « Moi, c'est foutu, j'ai été eue, j'y suis, j'y reste. Mais elle, on ne la mutilera pas » (De Beauvoir: 1966, 181).

Pour que Catherine ne risque pas de tomber dans « **l'engrenage** », il faut que Laurence la défende contre les conditionnements familiaux et socio-culturels qui en feraient une jeune fille conforme à l'image réclamée par la société bourgeoise. Au début, sa façon de lutter est indirecte, elle se manifeste à travers sa dépression. Mais enfin, elle ose parler : « Pas Catherine. Je ne permettrai pas qu'on lui fasse ce qu'on m'a fait. Qu'a-t-on fait de moi ? Cette femme qui n'aime personne, insensible aux beautés du monde, incapable même

de pleurer, cette femme que je vomis. Catherine, au contraire, lui ouvrir les yeux tout de suite et peut-être un rayon de lumière filtrera jusqu'à elle, peut-être elle s'en sortira... De quoi ? De cette nuit. De l'ignorance, de l'indifférence» (De Beauvoir: 1966, 180-181).

En réalité, Catherine aurait vécu normalement son enfance comme les autres petites filles bourgeoises si elle n'avait pas connu Brigitte, une amie « plus âgée, juive par-dessus le marché» (De Beauvoir: 1966, 181). Le danger représenté par Brigitte, selon Jean-Charles, père de Catherine, vient du fait qu'elle a été élevée librement et ne s'éprouve plus comme enfant-objet. Brigitte n'a pas eu besoin de ses parents pour découvrir le monde. Elle en a une autre vision que celle qui est proposée par les parents « **protecteurs** », mais elle risque de contaminer autrui. Lors de la découverte du monde, l'enfant rencontrera une série de situations angoissantes. C'est pourquoi Catherine, découvrant l'existence par l'intermédiaire de son amie, pleure la nuit et de façon tout à fait innocente pose des questions graves à sa mère : « Pourquoi est-ce qu'on existe (...) ? Les gens qui ne sont pas heureux, pourquoi est-ce qu'ils existent ? » (De Beauvoir: 1966, 23-24)

On peut alors se demander si l'amitié existant entre Brigitte et Catherine est libératrice ou génératrice de troubles, comme le pense Jean-Charles. D'ailleurs ce trouble n'est-il pas lié à une prise de conscience critique et libératrice ? Pourtant, grâce ? l'amitié, chacun peut transmettre et apporter quelque chose aux autres et enfin la communication honnête, véritable et instructive est rétablie. Jean-Charles oublie dans son raisonnement un point important. Si l'éducation est bien l'un des éléments constructeurs de l'enfant, il est en effet ridicule de penser qu'il s'agit là d'un facteur complet. L'individu n'évolue que dans les conflits, et se construit de façon dialectique. Cette réalité, Jean-Charles la met entre parathèses et mieux, cherche à la détruire à son niveau individuel. La tête de ses enfants doit être bien faite pleine aussi mais d' éléments conservés. On peut donc considérer comme irresponsable l'attitude de Jean-Charles.

Parallèlement à cela, on peut se demander de quelle nature sont véritablement les troubles dont souffre Catherine. En fait, les larmes de cette enfant ne sont que celles que l'on verse quand on a perdu un paradis. Mais ce paradis n'est pas celui de l'enfance. C'est celui qui a été artificiellement créé par les parents. Catherine a la réaction d'une personne qui comprend qu'on l'a trompée sur toute la ligne. A qui peut-elle se raccrocher ? Qui croire ? En quoi croire ? Le doute existe chez Catherine et par lui va se créer un esprit critique qui pourra dans le futur faire sa force.

Il faut également faire entrer en ligne de compte le fait que jamais un individu ne pourra répondre tout à fait à ce que l'on attend de lui. En effet, à un moment ou à un autre de son existence, il sera appelé à se détacher de son milieu familial. Pour cela, il devra se créer un rôle à jouer, lui permettant de justifier sa propre vie et sa propre indépendance. Ainsi, Lucienne, la fille de Monique et Maurice dans La Femme Rompue, aura une attitude radicalement hors des normes bourgeoises, comme disait sa mère : « Travail, sorties, brèves rencontres : je trouve cette existence aride. Elle a des brusqueries, des impatiences - pas seulement avec moi - qui me semblent trahir un malaise. Ça aussi, c'est sûrement de ma faute, ce refus de l'amour : mon sentimentalisme l'a écoeurée, elle s'est travaillée pour ne pas me ressembler. Il y a quelque chose de raide, presque d'ingrat, dans ses manières. Elle m'a présenté certains de ses amis et j'ai été frappée par son attitude avec eux : toujours sur le qui-vive, distante coupante ; son rire n'a pas de gaieté » (De Beauvoir: 1967, 249).

En cela, constatons que Lucienne, c'est l'autre face de Simone de Beauvoir révoltée et libérée. Bien sûr, c'est très dur, mais Lucienne vit courageusement cette existence. Pourtant, on peut se demander si elle n'est pas tout à fait esclave de son rôle de révoltée et si elle est vraiment consciente de ce qu'elle fait. Son attitude de révolte est totale, elle est une femme libre. Mais, et c'est sans doute le problème posé ici par Simone de Beauvoir, il faudrait savoir

si Lucienne est heureuse de « **pouvoir voler de ses propres ailes** ». La réponse que nous donne ce personnage est la suivante : « **Ça, c'est un de tes mots. Il n'a pas de sens pour moi... Ma vie me convient parfaitement?** ». (De Beauvoir: 1967, 249)

L'enfance est le moment crucial où se joue notre avenir. Cet avenir se constitue-t-il sur un monde paisible et harmonieux ? Certainement non, selon Simone de Beauvoir. L'enfance, c'est une période de trouble, quand, s'affrontent les deux mondes du bien (enfance) et du mal (âge adulte) et que l'enfant découvre la réalité, qui le transforme en adulte, ou fait de lui un ou une révoltée, ou encore un être soumis, prêt à reproduire toute son éducation. L'enfance, n'est-ce pas le modèle de ce que devrait être une vraie existence, par rapport à un monde de mensonges, où ne règnent plus de valeurs pures ? Face à cette formidable machine à détruire l'individu, qu'est la société, Simone de Beauvoir ne peut opposer qu'un cri souvent isolé, parfois collectif. Ainsi semble-t-elle dire à travers ses romans : qu'allez-vous faire ? Regardez ce que vous allez détruire.

Sources bibliographiques

- Binet, A. (1973). **Les idées modernes sur les enfants.** Paris: Edition Flammarion.
- Cote, M. (1967). Les belles images de Simone de Beauvoir. **Signes de temps**, (2), 30-31.
- De Beauvoir, S. (1949). **Le deuxième sexe 2.** Paris: Editions Gallimard.
- _____. (1960). **La force de l'âge 2.** Paris: Editions Gallimard.
- _____. (1966). **Les belles images.** Paris: Editions Gallimard.
- _____. (1967). **La femme rompue.** Paris: Editions Gallimard.
- _____. (1976). Mémoire d'une jeune fille rangée. Paris: Editions Gallimard.
- Hourdin, G. (1964). Simone de Beauvoir et la liberté. Paris: Editions du Cerf.
- Nourrissier, F. (1966). Les belles images, roman de Simone de Beauvoir. **Les Nouvelles Littéraires** (3). 45-46.

Patier, J. (1966). Simone de Beauvoir présente les belles images. **Le Monde**, (6826), 17.

Simon, P.H. (1967). Les belles images de Simone de Beauvoir. **Le Monde**, (janvier), 12-13.